lkie allait y répondre, sa femme parut à ce moment au fond de la prairie. Elle rappela que la brise fraîchissait; il était imprudent de rester sur les bords de la rivière. Soeurange s'excusa et regagna son auberge. Elle était, ce soir-là, plus heureuse que de coutume, il lui semblait que la première âme promise à sa foi lui arrivait sans secousse; ce doute, qui déchirait le coeur de Mr. Wilkie, préparait le sillon où allait germer la vérité. A genoux auprès de son lit, elle avait des effusions de reconnaissance et, sur son petit journal, confident de ses pensées, elle écrivit: " Je crois que Dieu a touché cette âme, qu'il en soit à jamais béni."

Cependant Mrs. Wilkie et son mari s'en allaient silencieusement à travers la grande prairie qu'inondaient les traînantes lueurs de la lune. La femme avait pris un peu les devants; à un coude du sentier elle se retourna, et d'une voix brève:

—Eh bien, votre fidèle Soeurange vous a-t-elle encore ensorcelé?

Mr. Wilkie, qui retrouvait dans cette seule phrase toutes les premières colères de sa femme, s'arrêta étonné.

—Pourquoi ensorcelé? fit-il; je vous affirme que plus je l'étudie et plus je la fréquente, plus je reconnais la justesse et la pondération de son esprit.

—Oui, fit sa femme.

—Rien d'exagéré.

—Oui.

—Rien de dominateur.

—Oui.

—Une réserve de rapports...

—Oh!

—Comment oh?

—Allez, continuez le panégyrique.

—Et pourquoi ne ferai-je pas son éloge? disait Mr. Wilkie, la parole un peu tremblante.

—Je réserve ma conclusion.

—Quelle que soit la vôtre, la mienne est que Soeurange est un esprit supérieur, et que je suis très aise de savoir entre ses mains mon petit-fils.

—Vous n'y entendez rien, mon ami, reprit Mrs. Wilkie; d'une